

*De l'Antiquité au Moyen Âge : Continuités
et ruptures dans quelques implantations urbaines
(Kabylie, Titteri, Hodna)*

JEAN-PIERRE LAPORTE

Les chercheurs travaillent souvent chacun dans son domaine, dans sa période, dans son secteur. Envisager l'histoire de manière transversale et diachronique permet de distinguer des continuités et des ruptures entre périodes, les premières étant plus nombreuses que les secondes. Nous vous présenterons ici quelques éléments de réflexion sur l'implantation de quelques villes d'Algérie centrale. D'abord, Tiklat, puis Souk Hamza, Aras et enfin les villes du nord du Hodna ⁽¹⁾.

I - Tubusuctu et Temzedekt

Commençons par l'antique Tubusuctu, actuelle TIKLAT ⁽²⁾, dans la vallée de la Soummam, à 25 km au sud ouest de Bejaia, près d'el Kseur. La ville est certainement très ancienne, si l'on en juge par le nom libyque qu'elle garda à l'époque romaine ⁽³⁾, mais nous ne la connaissons qu'à partir de l'implantation par Auguste d'une colonie de vétérans de la septième légion, vers 25 avant Jésus-Christ ⁽⁴⁾. On avait choisi un endroit où la Soummam entrait dans une large plaine après des gorges étroites. La ville romaine fut installée au bord du fleuve, sur une butte escarpée qui la protégeait sur deux côtés. Le site n'a rien à voir avec

(1) Je tiens à remercier l'Université d'Alger de m'avoir offert l'occasion de présenter un travail auquel je pensais depuis longtemps. On trouvera ci-dessous, en fin d'article, une bibliographie sélective développant les références citées en abrégé dans les notes de base de page. Je tiens à remercier M. Abderrahmane Khelifa et M. Jean-Charles Ducène, Maître de conférences à l'Université Libre de Bruxelles pour les renseignements et avis qu'ils m'ont fournis et les échanges que nous avons eus à ces sujets.

(2) Gsell, *Atlas*, f. VII, 27.

(3) Dans ce nom, on semble bien distinguer les initiale et finale berbères t- et -t, sans que le radical qu'elles encadrent ait à ce jour été expliqué de manière satisfaisante.

L'orthographe antique du nom de la ville hésite entre *Tubusuctu* et *Tubusuptu*.

(4) Laporte 1976-1978 ; 1982 ; 1998 ; 2001. H. Idirène, « Nouvelles inscriptions de l'antique *Tubusuptu* (Tiklat ou el Kseur) », *ZPE*, 140 (2002), p. 239-244.

une implantation de plaine classique, comme celle de Timgad. Il est clair que les deux fonctions agricole de la plaine et défensive du piton rocheux ont été les critères déterminants pour l'installation de la ville. La ville antique semble avoir périclité par la suite. Au XIIIe siècle, il ne s'agissait plus que d'un lieu de marché.

Le site reprit vie brusquement au XIVe siècle, lorsque l'abdelwadide Abou Tachfin voulut bloquer la Bejaia hafside. En 1327, il fit construire dans la vallée de la Soumman, plusieurs hisn (fortins) dépendant d'une ville militaire qu'il nomma Temzezdekt, reprise volontaire du nom du premier établissement zianide en Algérie, près d'Oudjda. Construite en 1327, elle fut détruite de fond en comble en chaban 732 (mai 1332) par le sultan hafside Abou Yahia Abou Bekr. La ville fut réoccupée en 1509-1511 pour assiéger Bejaia tombée en 1509 aux mains des Espagnols. On ne sait pas ce qu'elle devint par la suite, jusqu'au début du XIXe siècle.

Très curieusement, au moins pour nous, Abou Tachfin n'installa pas Temzezdekt sur les ruines de la ville antique de Tubusuctu, qui auraient fourni des pierres de taille toutes prêtes, mais à 3 km au nord-est, sur des terrains alluvionnaires. Les Abd-el-Wadides utilisèrent en effet le pisé qui leur était familier à Tlemcen. Le plan, levé au XIXe siècle (fig. 2), est encore bien marqué au sol, par des fossés et une partie de l'enceinte de pisé. La qualité du travail était si remarquable, et le pisé si solide, que malgré la pluviosité abondante de la région, une bonne partie de la muraille a résisté aux siècles. Elle s'élève encore par endroit de six à huit mètres sur une partie du pourtour de la ville-forteresse⁽¹⁾.

Nous avons là le cas tout à fait exceptionnel d'une ville qui n'a duré que cinq ans⁽²⁾, ce qui pourrait fournir sans aucun doute un ensemble de poteries médiévales permettant de dresser une précieuse typologie de la céramique dans la région entre 1327 et 1332.

II – Aïn Bessem et Souk Hamza

Passons maintenant à Aïn Bessem, à 100 km au sud-ouest de Tubusuptu, à l'ouest de Bouira et à 22 km au nord de Sour el Ghozlane,

(1) Les remarquables vestiges de cette forteresse mériteraient eux aussi un étude soignée.

(2) On ne peut toutefois exclure quelques habitats ultérieurs, mais ils ne semblent pas avoir été importants. En 1970, l'intérieur de la ville était presque entièrement cultivé.

antique Auzia. Un centre de peuplement européen y fut créé en 1876⁽¹⁾. L'emplacement du village de colonisation n'a livré que des vestiges antiques négligeables⁽²⁾. Toutefois, un certain nombre d'inscriptions romaines semblent témoigner de l'existence dans les alentours immédiats d'une petite agglomération d'époque romaine, de nom inconnu, mais dont la population paraît avoir été liée à celle d'Auzia.

On a signalé à Aïn Bessem une forteresse hexagonale, qui est réputée avoir totalement disparu depuis le XIXe siècle⁽³⁾. On l'a cherchée en vain au centre de l'actuel village d'Aïn Bessem. En fait, elle se trouvait à 1500 mètres au nord-ouest, près de la source captée qui a donné son nom au village moderne. Son plan figure encore sur la carte au 1/50.000e des années 1950 sous le nom erroné de Castellum Auziense (expression qui désignait en fait Auzia). En fait, on ignore le nom antique de ce fortin. Les murs comportaient en remploi des inscriptions latines des IIe et IIIe siècles. A l'intérieur de l'enceinte, fut découvert un trésor terminé par une monnaie frappée en 254⁽⁴⁾, ce qui évoque la grande révolte dite « de 253 », qui dura en fait toute la décennie 250-260⁽⁵⁾. L'enceinte nous semble bien être plus tardive⁽⁶⁾, et même probablement byzantine⁽⁷⁾.

(1) Bourgade, *Revue africaine*, 35, 1891, p.79

(2) S. Gsell, *Atlas*, f. 14, 28 (forteresse hexagonale) et 29 (village moderne). J.-P. Laporte, «Deux inscriptions d'Aïn Bessem», *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, t.VII, 1977, fasc. I, p.65-67.

(3) Gsell, *Atlas*, f. 17, 28.

(4) Salama 1991, p. 468, XIII et 469, 1.

(5) Salama 1991.

(6) Retrouver ce qui peut en rester serait un bon sujet d'étude pour un archéologue de terrain.

(7) Nous avons envisagé (Laporte 2002, p. 156-158) qu'elle puisse être byzantine. N. Duval (ibidem, p. 43) met en doute cette datation qui devrait certes vérifiée sur le terrain. Ce serait l'implantation byzantine la plus occidentale à l'intérieur de l'ancienne Maurétanie césarienne. Aïn Bessem se trouve à 110 km au nord-ouest de *Zabi Iustiniana* (près de M'sila), dont l'occupation byzantine est attestée par une inscription, et 70 km seulement d'*Aras* dont la même datation d'au moins une tour est quasi certaine (voir ci-dessous, p. 000).

Il y a mieux encore. Sur un point situé à 3 km au sud-ouest du fort tardif, autour d'une Koubba qui porte le nom de Sidi Hamza⁽¹⁾, un plan de 1901 signale sous le nom de « ville » une grande enceinte ancienne. Le site a été décrit comme suit ⁽²⁾ : « Indépendamment du fort hexagonal, il existe les ruines, à peu près disparues, d'une ville dont la superficie pouvait être d'une trentaine d'hectares, à environ deux kilomètres 850 au Nord-Ouest dudit fort⁽³⁾. Cette ville était alimentée en eau potable par les deux sources Aïn Sidi Hamza et Aïn Bou Zenzel ». ⁽⁴⁾ Les ruines de la ville couvraient 34 hectares. Elle était entourée d'une enceinte munie de bastions carrés aux angles. Nous possédons deux plans de Grenade Delaporte, levés dès avant 1887 ⁽⁵⁾, publiés l'un par de Cardaillac en 1890 ⁽⁶⁾ et l'autre par Robert en 1903 ⁽⁷⁾. En 1889, « on retrouve encore la presque totalité des fondations du mur d'enceinte, ainsi que l'emplacement de plusieurs maisons ». ⁽⁸⁾

Au point culminant au nord-ouest, là où se trouvait la koubba de Sidi Hamza, on voyait les vestiges d'une citadelle rectangulaire avec

(1) Gsell, *Atlas*, f. 14, n° 27.

(2) Robert, *RSAC*, 1903, p. 50

(3) Il s'agit en fait du Sud-Sud-Est.

(4) « La source du Père La Guèpe ». On ignore l'ancienneté de ce toponyme attesté à la fin du XIXe siècle.

(5) Anonyme, « Bulletin », *Revue africaine*, 31, 1887, p. 240. « Notre collaborateur, M. Grenade-Delaporte, nous envoie d'Aïn Bessem un très beau plan des environs de cette localité, près de laquelle il croit avoir découvert les ruines d'un *vicus* (ou *pagus*), à trois kilomètres environ au sud-ouest du fort hexagonal, que M. Berbrugger a désigné sous le nom de *castellum Auziense*. Les recherches que notre collègue a commencées sur ce point et à Aïn Bou Dib sont continuées par lui et donneront le thème d'un très intéressant travail ». Dans le *castellum Auziense*, il n'y a pas lieu de voir autre chose qu'*Auzia* (Sour el-Ghozlane).

(6) De Cardaillac (« A travers l'Algérie romaine », *BSGAO*, X, 1890, p. 167) évoque un « plan des ruines romaines de la région d'Aumale que M. Grenade-Delaporte a dressée, il y a plusieurs années, à l'échelle de 1/40.000 sur la demande de M. Berbrugger ». Ce plan n'a pas été conservé.

(7) A. Robert, « Notes sur les ruines de *Castellum Auziense* », *RSAC*, 1903, planche après la page 50.

(8) Grenade-Delaporte, *Rev. af.*, 33, 1889, p. 254. L'auteur précise : « quoique les principaux matériaux aient été pris pour la construction du fort hexagonal d'Aïn Bessem », affirmation surprenante et probablement fautive.

des bastions carrés aux angles⁽¹⁾. Les toponymes sont intéressants : la Koubba de Sidi Hamza, sur le plateau de Draa Sidi Hamza, la source Aïn Sidi Hamza, Aïn Bou Zenzel pour une seconde source située plus à l'est et Draa Kouskous pour l'extrémité orientale de la ville. La ville est traversée par des chemins, dont le chemin de crêtes qui menait de Sour el Ghozlane vers la côte par le Tizi el Begass

On a imaginé qu'il s'agissait d'un établissement antique⁽²⁾. A la réflexion, ceci ne paraît pas le cas. Nous ne savons même pas si cette ville ancienne succédait à une agglomération antique⁽³⁾, ce qui est peu probable⁽⁴⁾, mais pas impossible compte tenu de la quasi absence de prospections. En revanche, la présence dans un périmètre très restreint de pas moins de trois toponymes mentionnant un Sidi Hamza évoque de manière directe le nom d'une ville médiévale, Souk Hamza, placée précisément dans la région par les historiens arabes médiévaux.

Souk Hamza aurait été fondée au Xe siècle⁽⁵⁾, par un oriental, Hamza, fils d'Al-Hasan, fils de Soulayman, qui aurait été un descendant d'Ali, fils d'Abi Talib, et qui aurait laissé une nombreuse postérité dans la cité⁽⁶⁾. Selon Ibn Khaldoun⁽⁷⁾, « Hamza, celui dont le lieu de la

(1) Grenade-Delaporte, *Rev. af.*, 31, 1887, p. 240. Id., *Rev. af.*, 33, 1889, p. 254. Id., *B.T.S.G.A.O.*, 1890, p. 165 et carte. Robert, *RSAC*, 37, 1903, p. 50 et carte.

(2) Gsell, *Atlas*, f. VII, n° 27.

(3) En 1889, Grenade-Delaporte (*Rev. af.*, 33, 1889, p. 254) voulut placer là l'*Oppidium* de Ptolémée en se référant à la liste de toponymes dressée par O. Mac Carthy l'année précédente (« *Algeria antiqua* », *Rev. af.*, 32, 1888, p. 306). On sait maintenant que la plupart des identifications anciennes fondées sur une lecture naïve de Ptolémée, comme s'il s'agissait d'une vraie carte, sont erronées, cf. Laporte 2004.

(4) Grenade-Delaporte, qui a prospecté la région, vers 1890-1900, n'a jamais signalé de vestige antique, en place ou en remploi, sur le site lui-même, et mentionne même RR, R(uines) R(omaines) sur un point situé un peu plus au nord (ici, fig. 4), ce qui a contrario semble suggérer que pour lui les ruines de la ville ne dataient pas de cette époque. Il en va de même pour la carte au 1/50.000e qui signale des restes de constructions sans préciser RR.

(5) Voir les références diverses sur Souk Hamza données par H. R. Idris, p. 488, note 677

(6) El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane p. 134 (Golvin, p. 132).

(7) Ibn Khaldoun, *La dynastie des Idrissides*, trad. de Slane, en appendice à l'*Histoire des Berbères*, t. II, p. 571.

province de Bejaia appelé Souk Hamza porte le nom, appartenait [non pas à la famille des Idrissides, mais] à la tribu [arabe] des Soleim. Djouher ⁽¹⁾ transporta les enfants de Hamza [l'Idrisside] à Kairouan, mais plusieurs membres de cette famille continuent à vivre dispersés dans les montagnes et parmi les Berbères du Maghreb »⁽²⁾.

Cependant, le texte d'Ibn Khaldoun comporte un anachronisme. Si le fondateur supposé, Hamza, avait été Soleïmanite, la fondation n'aurait pu avoir lieu qu'après l'arrivée des Hilaliens et des Banu Soleim, soit après 1040.

Or le nom d'Hamza était déjà attaché au site plus d'un siècle auparavant. On sait qu'en 324 H (935-936), Ziri fit venir de Msila, de Hamza et de Tobna un grand nombre de charpentiers et de maçons pour édifier Achir. Puis il y fit transporter les principaux habitants de ces trois villes ⁽³⁾. D'autres attestations antérieures à 1040 sont également connues : En 335 H / 947, à la poursuite d'Abou Yazid, al Mansour rencontra amicalement Ziri à Haït Hamza, puis il continua vers l'oued Càlà ⁽⁴⁾. Il devait y faire étape à nouveau, parmi les Sanhadja de Ziri, quelques mois plus tard (en safar 336 H / août - septembre 947) après la mort d'Abou Yazid (le 27 muharram 336 = 18 août 947), sur le chemin de Tiaret où il se rendait pour soumettre la révolte de l'émir miknassien Hammad ben Izlitan. Il y rassembla des renforts et alla délivrer Tiaret⁽⁵⁾. Un trésor d'époque fatimide, enfoui peu après 961, a été trouvé dans la région à El Hachimia, sur la route entre Achir, l'ancienne capitale des

(1) Djouher était un général d'El Moëzz (953) - 362 (972-973), cf. Ibn Khaldoun, *Berbères*, trad. De Slane, t. II, p. 149.

(2) Ibn Khaldoun, *Histoire des Idrissides*, IV, trad. De Slane, en appendice à l'*Histoire des Berbères*, t. II, p. 571.

(3) En Noweiri, *Encyclopédie*, (XIVe siècle), s. v. Fondation d'Achir, trad. de Slane, appendice au tome II de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun, p. 489.

(4) Ibn Hammad, 29, trad. 48; Ittia>z, 123; Bakri 64-65 ; Fournel II, 270 ; Idris, Zirides, p. 23. D'autres placent cette rencontre à Damra (?) : Kamil, VIII, 172, trad 346; Abul Fida, *tarih*, II, 92 ; Fournel, II, 270, note 3, ou chez les Gumara, Ibn Khaldoun, *Berbères*, II, 538.

(5) Ibn Khaldoun, *Berbères*, II, 539, 540, III, 212 ; Ibn Hammad, 36, trad 37; Fournel, II, 276; Idris, *Zirides*, p. 24.

Zirides et Souk Hamza ⁽¹⁾. En 398 H (1007-1008), lors de la fondation de la Kalaa, Hammad y « transporta les habitants d'Al Masila (M'sila) et de Hamza », villes qu'il détruisit de fond en comble⁽²⁾.

Ces multiples citations antérieures à 1040 nous paraissent remettre simplement l'identification précise du fondateur, qui serait un Hamza plus ancien que celui qu'évoque Ibn Khaldoun⁽³⁾. Ceci ne fait que vieillir l'antiquité islamique de la ville et la rendre plus intéressante encore.

La ville, dont les habitants étaient des Zenata⁽⁴⁾, se recréa rapidement après avoir été vidée de ses habitants par Hammad. Il s'agissait d'une ville importante dont nous ne citerons ici que quelques attestations⁽⁵⁾. C'est là notamment que naquit, vers 548 H / 1150, Ibn Hammad ⁽⁶⁾, mort en 628 H (1231), célèbre auteur ⁽⁷⁾ d'ouvrages historiques (sur les Hammadides ?) perdus mais utilisés par Ibn Khaldoun ⁽⁸⁾. Plus tard, Hamza fut du nombre des nombreuses villes dévastées par les Banou Ghanya, entre chabane 580 (novembre 1184) et safar 581 (mai 1185) ⁽⁹⁾. En la citant, El Bekri précise qu'« elle était située dans une plaine et

(1) A. Khelifa, « Un trésor fatimide à Al Hachimia (Algérie) », *Afrique du Nord antique et médiévale, Actes du VIIe Congrès int. sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord*, Nice, octobre, 1996 (1999), p. 119-144.

(2) Ibn Khaldoun, *Berbères*, trad. De Slane, t. II, p. 43. Idris, 1962, p. 108 (références) et 491. Cf. Cambuzat, 1986, p. 161, note 1.

(3) Pour « sauver » l'indication d'Ibn Khaldoun, on pourrait imaginer une re-fondation de Souk Hamza par un autre Hamza à l'arrivée des Beni Soleim, mais cette solution paraît bien compliquée par rapport à une simple erreur généalogique.

(4) Ibn Khaldoun, *Berbères*, II, p. 193.

(5) On se reportera à Idris 1962, p. 488, note 677.

(6) Idris 1962, p. XIX. Cf. Cherbonneau, « Notice et extraits du Eunouan ed diraia fi Mechaiekh Bidjaia ou Galerie des littérateurs de Bougie », dans *Revue africaine et coloniale*, juin 1860, p. 1, sq. Al Gubrini, p. 128-130 donne son nom complet : Abu Abd Allah Muhammad b. Ali b. Hammad ben Isa Abi Bekr al Sanhaji.

(7) *Encyclopédie de l'Islam*, 2, sub Abu Yazid, I, 168 (S. M. Stern) précise qu'il ne faut pas confondre Ibn Hammad avec Ibn Hamado. R. Brunschwig, « Un aspect de la littérature historico géographique de l'Islam », *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, Le Caire, 1939-1945, p. 156, note 2. *Biblioteca Arabo-Sicula*, 317-318. Safadi, IV, 157-158, n° 1692. Idris 1962, p. XIX, note 43.

(8) Il écrivit aussi une petite *Histoire des Ubaydites* qui a été conservée Ibn Hammad, *Histoire des rois Obaïdites*, ed. et trad. J. Vonderheyden.

(9) Les Banu Ghanya, descendants des Almoravides réfugiés aux Baléares s'emparèrent de Bejaia en Chaban 580 / novembre 1184 ; ils en furent délogés par les Almohades probablement dès Safar 581 / mai 1185, Golvin, *Zirides*, p. 133.

construite en pisé, entourée d'une muraille et d'un fossé et appartenait aux Sanhadja »⁽¹⁾.

Depuis plus d'un siècle et demi, on place le Souk Hamza médiéval à Bouira, mais cette localisation ne repose que sur une convention qui n'a jamais été discutée et se heurte à une invraisemblance criante : les vestiges archéologiques signalés à Bouira sont minimes⁽²⁾, alors qu'une ville d'une certaine importance (qu'elle soit romaine ou médiévale) n'aurait pu manquer de laisser des vestiges notables. D'un point de vue toponymique, Bouira est attestée sous ce nom (« le petit puits ») dès le XIIe s. Rien n'y rappelle Hamza, si ce n'est le nom du bordj turc qui dominait la ville, mais celui-ci tenait son nom, non pas de la ville attenante, Bouira, mais de la grande plaine qu'il gardait⁽³⁾, et dans laquelle se situe la ville médiévale que nous venons de reconnaître près d'Aïn Bessem.

Nous proposons donc résolument de placer le Souk Hamza médiéval dans la ville ruinée située près d'Aïn Bessem dans laquelle nous venons de voir le nom de Sidi Hamza rappelé par trois fois dans la toponymie du XIXe siècle. Nous croyons avoir trouvé l'origine de l'erreur qui la plaçait à Bouira dans le récit d'une visite de Berbrugger à l'émir Abdelkader en décembre 1837-janvier 1838⁽⁴⁾. L'émir appréciait

- (1) Idris 1962, p. 488-489 et note 677, d'après El Bekri, 65, trad. de Slane, p. 135 ; dans cette vaste plaine, on ramassait de la racine de pyrèthre, drogue qui était exportée au loin.
- (2) S. Gsell, *Atlas*, XV, 7, add.. En 1843, De Caussade (*Mém. Soc. Arch. Orléanais*, I, 1851, p. 242) notait qu'il n'y avait pas de ruines en ce lieu. Le centre de colonisation de Bouira fut créé en 1874 (Bourgade, *Revue africaine*, 35, 1891, p.79), date suffisamment récente pour que l'on ait signalé des ruines (romaines ou médiévales) s'il y en avait eu. En 1890, F. de Cardillac ("A travers l'Algérie romaine", *BTS GAO*, 10, 1890, p. 166) signale un ruine romaine de 10m / 10 m au centre du village, avec dix monnaies d'argent et des balles de fronde. En 1975 - 1978, P. Gillon signalait un sesterce de Sévère Alexandre frappé à Rome entre 222 et 235, trouvé dans l'ancien cimetière colonial (renseignement dont nous remercions P. Gillon).
- (3) Il résulte des différents textes qu'Hamza, tiré du nom de la localité de Souk Hamza, s'appliquait à la période moderne à l'ensemble de la plaine qui va de Bouira à Sour el Ghozlane. Le bordj turc de Bouira était le « fort (de la plaine) de Hamza ».
- (4) Adrien Berbrugger, « Voyage au camp d'Abd-el-Kader à Hamzah et aux montagnes de Mansourah (décembre 1837 - janvier 1838) ». Le texte primitif a été publié dans la *Revue des Deux Mondes*, n° 15, août 1838. Nous avons utilisé le texte, complété de

le savant créateur de la bibliothèque-musée d'Alger pour sa culture et son érudition, mais malgré leur amitié, réelle et profonde, se doutait bien qu'il serait interrogé par l'armée française à son retour à Alger. Il monta une ruse pour tromper Berbrugger tant sur le nombre de ses troupes ⁽¹⁾ que sur la toponymie des lieux. Il échoua sur le premier point, mais réussit sur le second, et cette erreur d'identification persiste en partie jusqu'à nos jours.

Les archéologues de terrain qui s'occuperont du site que nous identifions avec le Souk Hamza médiéval pourront probablement y découvrir encore des traces importantes de la ville. Leurs ramassages de surface et leurs sondages devraient notamment leur permettre au moins d'établir une très précieuse typologie de la céramique islamique ancienne du Maghreb central.

III – Tarmount : antique ARAS, médiévale HÂZ

Passons maintenant à une autre ville médiévale, Hâz, dont l'emplacement restait inconnu. Une partie du voile a été levée par Martin Forstner dans un remarquable ouvrage sur les voies du Maghreb médiéval ⁽²⁾ : Hâz se trouvait à un carrefour important entre le Maghreb oriental et le Maghreb occidental, dans une région dont le relief renvoie vers le sud les voies de communication est-ouest ⁽³⁾. À l'aide de différents indices, Martin Forster a élaboré un schéma de situation qui donne une bonne idée de la région où chercher Hâz, sans donner la solution, puisqu'il assortit son nom d'un point d'interrogation ⁽⁴⁾.

notes par Berbrugger lui-même, publié dans un tiré-à-part (BN : LK 8 – 626, maintenant sur Internet : NUMM 104454), qui nous semble donner la clef de l'énigme. À la page 67 de ce document, Berbrugger commente une « erreur » de Dureau de La Malle qui plaçait Hamza à Sour el-Ghozlane (antique *Auzia*). Ni l'un ni l'autre n'avaient saisi qu'Hamza était le nom de l'ensemble de la plaine.

(1) Abd el-Kader fit défiler plusieurs fois ses troupes devant Berbrugger en les faisant tout simplement passer derrière un grand monticule. Le défilé fut parfait, mais Berbrugger ne fut pas dupe.

(2) Forstner 1979, 359 p.

(3) Forstner 1979, p. 53.

(4) Forstner 1979, p. 60.

Pour identifier cette ville médiévale, nous vous proposons de nous tourner vers la Carte du réseau routier de l'Afrique romaine par Pierre Salama (1949). Elle montre dans le même secteur un carrefour routier très important à Aras, aujourd'hui Tarmount, où se rencontre les mêmes routes qu'au Moyen Âge. Quand on connaît un peu le relief, il ne peut s'agir que du même point. Nous proposons en conséquence de localiser la médiévale Hâz sur le site de l'antique Aras⁽¹⁾.

On prenait « Aras » pour un nom romain, signifiant « vers les autels », avec un barbarisme dont on peut se dispenser. Il s'agit en fait du mot berbère Ahras, le lion, que l'on trouve par exemple aujourd'hui dans Souk Ahras⁽²⁾. Ce nom autochtone montre que le site est plus ancien que l'époque romaine pendant laquelle il est bien attesté. Il semble bien avoir encore conservé le même nom à l'époque médiévale. Il ne s'agissait pour nous que d'une intuition, qui vient de nous être expliquée et confortée par Jean-Charles Ducène⁽³⁾. Le passage de Ahras à Hâz (arabe, phonétiquement [ha:z]) peut s'expliquer par une évolution phonétique simple, surtout avec le changement de langue des locuteurs : la liquide (r) d'Ahras a dû passer à une fricative (h), tandis que la sifflante sourde finale (s) passait à la sonore correspondante (z)⁽⁴⁾.

-
- (1) Comme nous le rappelle J.-Ch. Ducène, al-Idrîsî (*La première géographie de l'Occident*, Paris, 1999, p. 162-163) place Hâz à une étape, c'est-à-dire à environ 30 km, de Mâsilâ, distance que l'on constate également sur la carte. La vérification est intéressante, mais était plus ou moins déjà incluse dans les analyses de M. Forstner. Al-Idrîsî donne une autre indication : à son époque, Hâz était en ruine. Seules des vérifications, notamment céramologiques, sur le terrain permettraient de savoir s'il s'agissait d'une ruine temporaire ou définitive.
- (2) Les raisons stratégiques qui ont fait son importance routière à l'époque romaine existaient avant Rome et ont continué à exister après Rome..., ici aussi. Le nom antique du site rejoint la cohorte impressionnante des sites d'Afrique du Nord qui ont conservé longtemps (et parfois jusqu'à aujourd'hui) un très ancien nom libyque.
- (3) Nous remercions chaleureusement de ces indications Jean-Charles Ducène, maître de conférences en Langues et littératures arabes à la faculté Libre de Bruxelles, qui prépare la publication du « Petit Idrîsî », un texte géographique attribué à Al-Idrîsî, ce qui est probablement exact pour le texte d'origine, qui porte toutefois des traces de remaniements ultérieurs bien datés. Nos nouvelles identifications, Hâz et Satiyat prendront place dans cette publication.
- (4) Certes, on pourrait se demander pourquoi Souk Ahras n'est pas devenue elle aussi Souk Hâz. Tout simplement parce que dans l'antiquité elle s'appelait Thagaste et non

Le site de Tarmount a été décrit en 1938 de manière précise par Paul Massiéra, principal du collège de Sétif, dont le texte fut malheureusement publié sans les illustrations qui auraient dû l'accompagner⁽¹⁾. Nous l'avons évoqué à plusieurs reprises⁽²⁾. Un camp y avait été fondé par l'armée romaine en 201-203 après J.-C. ⁽³⁾. En 1994, nous en avons reconstitué le plan d'après une description extrêmement précise de Pierre Massiéra ⁽⁴⁾. La découverte de documents nouveaux ⁽⁵⁾ a permis de lever les dernières incertitudes⁽⁶⁾. Ce plan était un peu étrange pour une construction d'époque sévérienne. En analysant les difficultés, il est apparu que la principale provenait de la tour d'angle du sud-ouest⁽⁷⁾. En fait, ce type de plan est bien connu et attesté dans l'est algérien : c'est celui d'une tour d'angle d'époque byzantine ⁽⁸⁾. Il nous semble avoir ici aussi de la preuve d'une réoccupation d'Aras à l'époque byzantine. Il s'agit bien sûr d'une occupation militaire, car la population civile des alentours n'a probablement jamais cessé d'y vivre.

Souk Ahras. Elle n'a pris son nom actuel que bien plus tard. Une différence d'époque suffit tout à fait à expliquer une évolution différente (outre une éventuelle différence de prononciations régionales).

- (1) Massiéra 1938, p. 273-293. La fouille date de 1933-1934.
- (2) Laporte 1995, 1999, 2002.
- (3) Laporte 1995, p. 349-352.
- (4) Laporte 1995, p. 352-358 et p. 364.
- (5) Nous remercions l'heureux propriétaire de ces documents qui nous a permis d'en prendre des calques et en a accepté la publication, tout en préférant garder l'anonymat. Nous avons découvert depuis une reproduction photographique à très petite échelle de ces plans dans les archives de l'Agence Nationale d'Archéologie (dossier Tarmount) que nous avons pu consulter grâce M. Ghessab, Directeur de l'Agence, que nous remercions. Bien qu'assez enterré, le camp était bien conservé en 1934. Paul Massiéra pouvait par exemple restituer sans crainte la porte du Sud. Des photographies permettent même de vérifier ses dessins.
- (6) Les incertitudes portaient en 1995 sur l'emplacement exact des tours à talon situées entre les portes et les angles du camp et sur la localisation précise d'un bâtiment énigmatique à l'intérieur de l'enceinte.
- (7) La reconnaissance incomplète du camp ne permet pas de dire si ses trois autres angles avaient été munis d'une tour de même type (à l'époque byzantine). Une photographie aérienne (non retrouvée) évoquée par Massiéra semblait en montrer une à l'angle (Laporte 1995, p. 357).
- (8) Laporte 2002, p. 155.

Dans son premier état, la porte du sud du camp était tout à fait classique avec deux tours dites à talons (c'est-à-dire débordantes à l'intérieur du camp), présentant un front carré à l'extérieur de la courtine. La découverte d'un plan de Massiéra dans une collection privée (fig. 6) permet enfin de comprendre la description à la fois précise et difficilement compréhensible qu'il en avait donnée⁽¹⁾. À une date indéterminée, la porte fut obstruée par un massif de maçonnerie de pierre de taille. Un passage fut ouvert dans la tour de droite, et fermé par une roue de pierre qu'un petit couloir permettait de manœuvrer de l'intérieur de la ville. La fermeture de fortins (ou même de villes) par une roue de pierre, bien connue en Afrique du Nord, est presque caractéristique d'une époque tardive : fin de l'époque byzantine ou même plus tard encore. Nous avons donc encore ici un indice d'occupation et de mise en défense très tardive du site d'Aras, sans pouvoir dire si cet aménagement est ou non contemporain de la tour byzantine.

Sur un plan du site (fig. 7), nous pouvons donc situer des éléments appartenant à toutes les époques depuis l'Antiquité jusqu'au Haut Moyen Âge : début du III^e siècle pour le camp, basiliques des Ve-VI^e siècles, tour byzantine du VI^e siècle, restriction de la porte sud du camp à une date inconnue mais tardive. L'époque médiévale est représentée au moins par d'occupation dans le camp, où Massiéra a signalé près de deux mètres de couches archéologiques au dessus des niveaux sévériens.

L'identification de ce site avec le Hâz des itinéraires médiévaux incite à le prospecter à nouveau. Nul doute que les archéologues qui le feront trouveront un important sujet d'étude et de publication pour l'époque musulmane, depuis la conquête arabe jusqu'à une date tardive dans le Moyen Âge. Nous avons ici l'exemple d'une continuité totale fondée sur l'intérêt routier et militaire du site

IV - Les villes du Nord et Nord-Est du Hodna

Une carte de la région nord et nord-est du Hodna, depuis Aïn Grimidi jusqu'à Tubunae (fig. 8) à l'époque romaine a été donnée par le

(1) Massiéra, apud Christoffe, 1938, p. 284, cf. Laporte 1995, p. 355, n. 79.

géographe Jean Despois en 1953⁽¹⁾. Suivant sur ce point Pierre Salama, il avait identifié un certain nombre de villes antiques, le long des routes : de gauche à droite Grimidi, Aras, Zabi, Macri, Tubunae, ainsi que Nicivibus, Ad Calceum Herculis et Mersarfelta. Parlant de la même région quelques pages plus tard, Jean Despois situait de même des villes médiévales⁽²⁾, en déclarant très curieusement qu'il ne pouvait les identifier aux villes romaines. Pourtant, il suffit de remettre les plans à la même échelle pour s'apercevoir qu'il y était effectivement parvenu⁽³⁾. On constate également que les routes antiques et médiévales étaient pratiquement les mêmes.

Le relief dicte étroitement les implantations humaines et les voies de communication. A toutes les époques, les voies ne pouvaient passer pour les unes qu'entre le pied des monts du Hodna et le chott et, pour les autres, que par de rares trouées à travers les montagnes situées au nord et au nord-est du chott. Dans un pays où l'eau manque, les villes ne pouvaient être installées que sur le piémont, là où l'on pouvait utiliser les eaux descendues de la montagne avant qu'elles ne se perdent dans l'étendue salée du Hodna. Le nombre de cours d'eau de quelque importance est réduit, par conséquent celui des villes aussi. Elles sont installées au croisement entre ces cours d'eau et la route qui reliait la Césarienne et la Numidie, l'Algérie centrale et les plaines du Constantinois. Nous avons là un bel exemple de déterminisme géographique. La différence entre les époques porte surtout sur les importances relatives données aux différents centres. Tubunae fut une capitale régionale à l'époque romaine, à l'époque byzantine tout comme Tobna pendant le Moyen Âge. Achir et la Kalaa, lieux d'habitat naturellement favorable, déjà occupés à l'époque romaine, reçurent aux époques hammadide et ziride un rôle de capitale régionale inexistant (à notre connaissance) à l'époque romaine.

(1) Despois 1953, p. 101.

(2) Despois 1953, p. 109.

(3) Despois n'a sans doute pas voulu se lancer dans une longue démonstration qui serait trop sortie de son sujet, essentiellement géographique.

L'identification des villes d'époque romaine ⁽¹⁾ et médiévales en découle presque naturellement (Fig. 9). Compte tenu de la continuité toponymique, on reconnaît directement dans Nicivibus la médiévale et actuelle N'gaous, le même nom par une évolution phonétique classique ⁽²⁾. Tubunae correspond à Tobna. La Macri antique était devenue au Moyen Âge Maggara. L'antique Aras (actuelle Tarmount) doit être identifié comme nous l'avons vu plus haut avec la médiévale Hâz. Il faut tout simplement placer la médiévale Satiyat, dont l'emplacement était jusqu'ici inconnu, à Aïn Grimidi, dont nous ne connaissons pas le nom antique, mais qui a livré un fort d'époque romaine et le village qui l'entourait ⁽³⁾.

Les itinéraires médiévaux permettent d'identifier et de situer des sites antiques (et réciproquement ⁽⁴⁾), ce qui montre une fois de plus l'intérêt d'une approche diachronique.

Le cas de Zabi et de Msila, un peu différent, mérite d'être examiné plus en détail.

V - De Zabi à M'sila

La coexistence de ruptures et de continuités que nous avons vues dans ce qui précède amène à reposer la question de l'antiquité de M'sila. La ville elle-même est considérée comme fondée au Xe siècle ⁽⁵⁾. Une grande ville antique, Zabi ⁽⁶⁾, se trouvait à 4 km au sud-est, au lieu-dit Bechilga ⁽⁷⁾. Elle semble, d'après la poterie qui gît sur le site, avoir subsisté fort longtemps.

-
- (1) Certaines de ces localités, sinon toutes, étaient probablement antérieures à l'époque romaine. Outre le déterminisme géographique (et agricole), il suffit de constater que leur nom antique n'est pas latin.
- (2) Cambuzat (1986, t. II, p. 178-181) rappelle que la transcription réelle de la forme actuelle du lieu serait NIKAWS, bien plus proche du nom latin que la forme N'gaous qui s'est imposée à l'époque moderne dans l'usage administratif.
- (3) Gsell, *Atlas*, XXIV, 155. Laporte 2002, p. 439-449.
- (4) Plus à l'est, au sud-est de Constantine, en Numidie, nous avons déjà localisé de la sorte la Φρικη (*Frica*) de Procope (*De aedificiis*, VI, 7, 10, éd. Haury, p. 184-195) au Qsar el-Ifriki médiéval et moderne, cf. Laporte, 2003, p. 161-165.
- (5) Gsell, *Atlas*, XXVI, 82. Massiéra 1941. R. Brunschvig, *Hafsides*, t. I, p. 290. Cambuzat, 1986, t. II, p. 157-164.
- (6) Gsell, *Atlas*, XXV, 85. Laporte 2003, p. 151-167.
- (7) On voit d'habitude dans le mot Bechilga une déformation du latin *basilica* ; cette affirmation devrait être vérifiée par des linguistes, après naturellement vérification sur place de la prononciation exacte.

On considère d'une part la ville antique et la ville médiévale d'autre part comme s'il n'y avait aucun rapport entre elles. Cette idée nous paraît très réductrice.

Une précieuse carte des alentours a été donnée par Jean Despois en 1953⁽¹⁾. On y distingue un double chevelu de cours d'eau, à l'est et à l'ouest du cours principal de l'oued Ksob (fig. 10)⁽²⁾. Contrairement à ce que l'on voit d'habitude, ce chevelu de cours d'eau ne correspond pas à une confluence de ruisseaux vers l'oued Ksob mais bien au contraire à l'écartement par l'action humaine des eaux de l'oued pour l'irrigation du piémont à la sortie des gorges creusées par la rivière dans les monts du Hodna.

Tant Zabi que Msila se trouvent à des nœuds de répartition de ces deux réseaux d'irrigation, tant sur la rive droite que sur la rive gauche de l'oued Ksob. Il s'agit pour nous de deux localisations d'une même entité sociale en charge de la répartition de l'eau de l'oued. Il n'y a pas eu rupture mais changement de localisation du chef-lieu, sans que l'on puisse dire s'il a été brutal, s'il est issu d'un changement lent de l'équilibre entre deux points de contrôle de l'eau ou de la stérilisation d'une partie des terres d'aval par un alluvionnement rapide suite à des changements dans le régime des précipitations en amont, ou toute autre cause géomorphologique⁽³⁾.

La date de ce changement reste à déterminer. Cette question se pose à propos de la dédicace byzantine de Zabi Iustiniana découverte à M'sila⁽⁴⁾. On pensait qu'elle avait été apportée des ruines de Zabi. Nous nous demandions si elle n'a pas été découverte en fait près de

(1) Despois 1953, p. 204, fig. 22.

(2) Les remarquables dispositifs et médiévaux de captage et de répartition de la plaine de M'sila et de Zabi à la sortie des gorges de l'oued Ksob ont été évoqués pour la première fois par Paye, « Les travaux hydrauliques anciens dans la partie du Hodna appartenant à la province de Constantine », *RSAC*, 1864, p. 1-14 (p. 10-12 pour M'sila et Zabi, et pl. XIV + p. XV-XIX sur l'oued Deb, à l'est de Zabi).

(3) Un diagnostic géo-morphologique serait nécessaire. On évoquera à ce sujet les travaux très intéressants et novateurs de Jean-Louis Ballais, « Contraintes et risques naturels dans l'Aurès », *Aouras*, 5 (à paraître en 2008) qui montre l'importance des évolutions naturelles, même minimales en apparence, sur les terrains cultivables et donc sur les implantations humaines.

(4) *CIL*, VIII, 8805. Laporte 2003, p. 154.

son emplacement primitif (c'est-à-dire que le changement de site aurait pu intervenir dès la période byzantine). Cette question, qui ne pourra trouver de réponse sans examens de terrain, se pose maintenant d'une manière aiguë dans la mesure où un trésor byzantin enfoui entre 533-534 et 538 a été découvert en 1982 à M'sila (et non sur le site antique primitif de Zabi) ⁽¹⁾

Malgré les apparences, il nous semble constater ici beaucoup plus de continuité que de rupture dans l'habitat humain et dans la mise en valeur agricole du site, à l'intérieur d'un même système hydrographique, par le travail incessant des hommes depuis l'Antiquité.

* * *

(1) S. Deloum, « L'économie monétaire en Afrique du Nord : Les trésors monétaires des Ve et VIe siècle après J.-C. », *Africa romana*, VII, 1989, p. 968 et p. 970.

Bibliographie sélective

Nous ne donnons ici qu'une bibliographie réduite aux articles cités en abrégé dans les notes ou les plus significatifs (qui donnent en général eux-mêmes une bibliographie complète).

- Cambuzat (Paul-Louis) 1986 : L'évolution des cités du Tell en Ifrîkya du VIIe au XIe siècle, Alger, OPU, 1986, deux tomes (226 et 297 p.). Ces deux précieux petits livres presque introuvables aujourd'hui mériteraient d'être réimprimés, avec mise à jour et correction d'un certain nombre de coquilles inévitables à l'époque.
- Despois (Jean) 1953 : Le Hodna, Paris, PUF, 1953, 409 p. ; pl.
- Forstner (Martin), Das Wegensetz des Zentralen Maghreb in islamischer Zeit. Ein Vergleich mit dem antiken Wegenetz, 1979, Wiesbaden, 359 p. et 1. pl. dépliant (XXIII Romisches und islamisches Routenetz).
- Golvin (Lucien) 1957, Le Magrib central à l'époque des Zirides, AMG, Paris, 1957, 259 p.
- Idris (Hady Roger) 1962 : La Berbérie orientale sous les Zirides, Xe-XIIe s, 1962, 2 vol.
- Laporte (Jean-Pierre) :
 - . 1976-1978 : « Les amphores de Tubusuctu et l'huile de Maurétanie Césarienne », BCTH, n.s., B, 12-14, 1976-1978 (1980), p. 131-157. «
 - . 1977 : « Deux inscriptions d'Aïn Bessem », Bulletin d'Archéologie Algérienne, t.VII, 1977, fasc. I, p.65-67.
 - . 1982 : « Les Thermes de Tubusuctu », BCTH, n.s. 18, 1982, [1988], B, p. 109-130.
 - . 1998 : « La Legio VII et la déduction des colonies augustéennes de Césarienne », Les légions de Rome sous le Haut Empire, Actes du congrès de Lyon, septembre 1998 (2000), p. 555-579.

- . 1995 : « Notes sur les camps d'Aras et de Tatilti », Congrès international sur l'Armée romaine, Lyon, septembre 1994 (1995), p. 343-366.
- . 1999 : « Deux basiliques chrétiennes de Maurétanie césarienne : Souk-el-Khemis (Galaxia) et Tarmount (Aras) et les vestiges chrétiens de la région », *Antiquité tardive*, t. 7, 1999, p. 371-382.
- . 2001 : « Inscriptions antiques de Tiklat, antique Tubusuctu », *Ubique amici (Mélanges Lassère)*, 2001, p. 249-283.
- . 2002 : « Zabi, Friki : notes sur la Maurétanie et la Numidie de Justinien », (*Colloque L'Afrique vandale et Byzantine*, Tunis, octobre 2000) = *Antiquité Tardive*, t. 10, 2002, p. 151-167.
- . 2004 : « Trois sites militaires sévériens en Algérie moyenne : Grimidi, Tarmount (Aras), El Gahra, », *Africa romana*, XV, Tozeur, 2002 (2004), p. 439-478.
- . 2004 : « Ptolémée et la Maurétanie césarienne », CRAI, 2004, p. 171-195.

- Massiéra (Paul) :

. 1938 : « Tarmount. Rapport provisoire sur les trois premières campagnes », dans M. Christoffe, *Rapport sur les travaux de fouilles effectués par le Service des Monuments Historiques de l'Algérie, 1933-1936*, Alger, Fontana, 1938, p. 273-293.

. 1941 : « M'sila du Xe au XVe s. », *Bull. Soc. Hist. Et Géog. Sétif*, II, 1941, p. 183-215.

- Salama (Pierre) 1991 : « Vues nouvelles sur l'insurrection maurétanienne dite de 253, le dossier numismatique », 113e congrès des Sociétés savantes, Strasbourg, 1988 (1991), IVe colloque sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord, t. 2, p. 457-470.

* * *

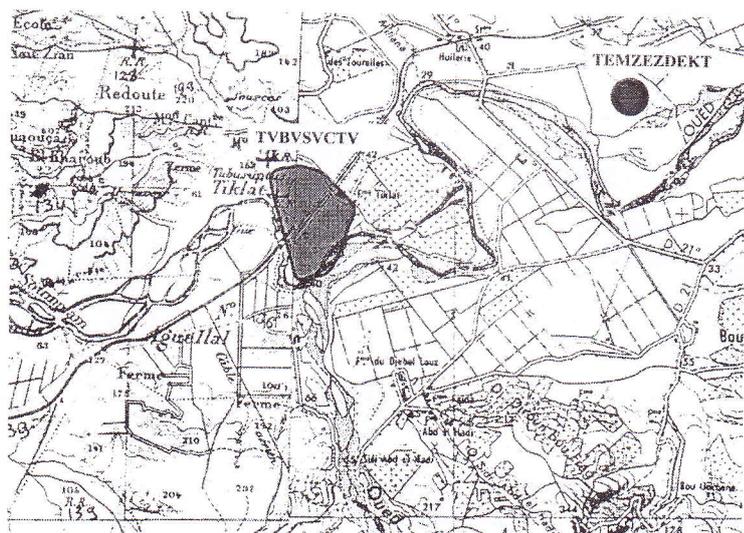


Fig. 1 : Situation relative de Tubusuctu et de Temzezdekt. Extrait de la carte au 150.000/e.

PLAN du Camp d'El Ksour.

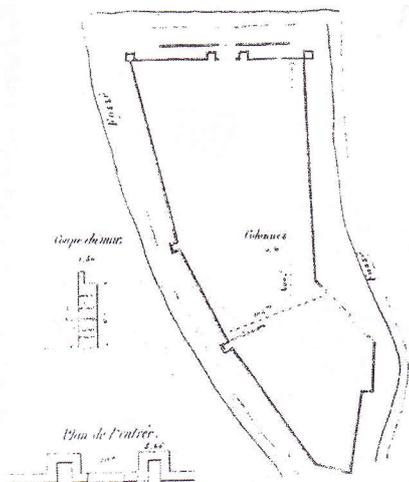


Fig. 2 : Plan et élévation des murs de Temzezdekt. D'après Pelletier, RSAC, 18589-, pl. XII.

Élévation d'une partie du mur d'entrée.



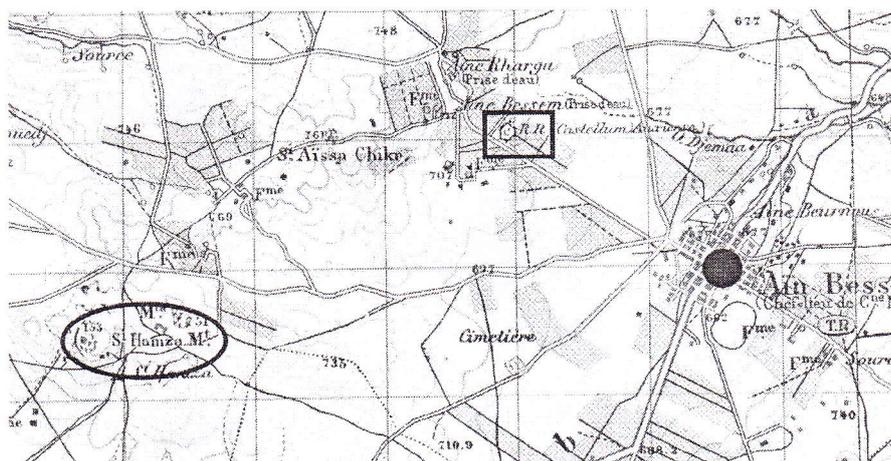


Fig. 3 : Situation relative d'Ain Bessem, du fort tardif et de Souk Hamza. Extrait de la carte au 150.000/e. A gauche, Souk Hamza, au milieu le fort tardif et à droite le village moderne d'Ain Bessem.

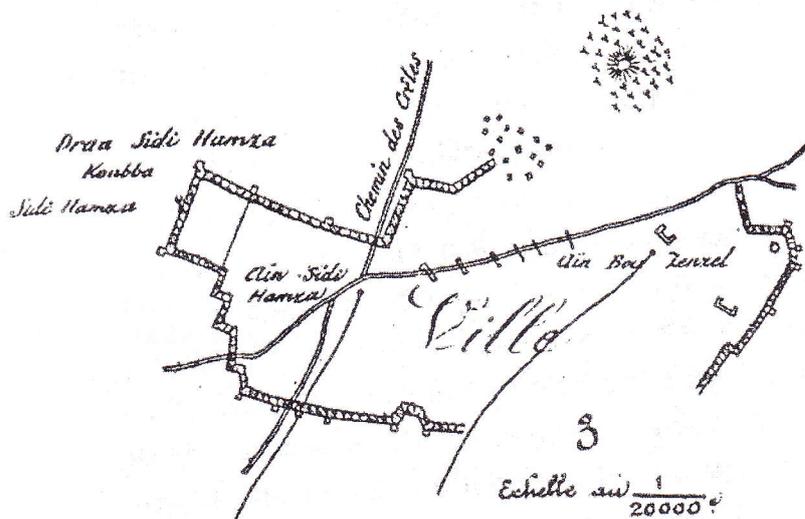


Fig. 4 : La ville disparue autour de la Koubba de Sidi Hamza. D'après Robert, RSAC, 1903, extrait de la planche dépliant après la page 50.

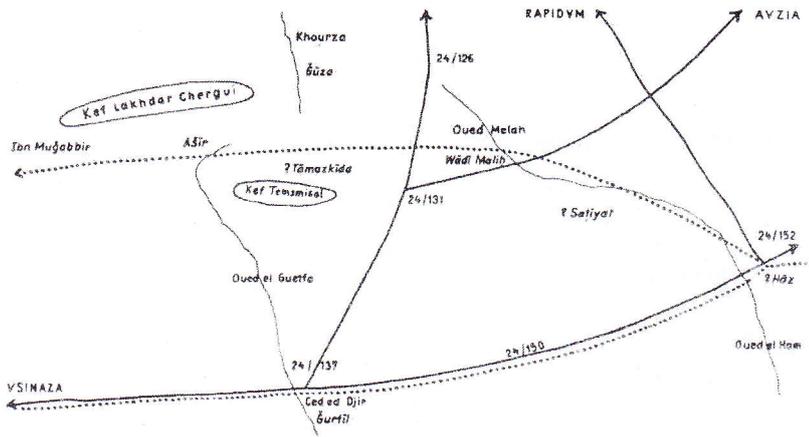


Fig. 5 : Haz, carrefour routier médiéval. D'après Forstner 1979, p. 53.

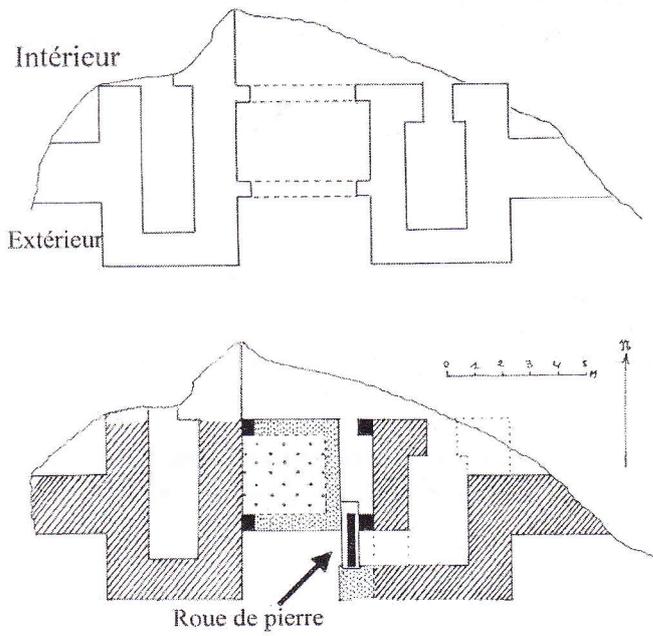


Fig. 6 : Remaniements de la porte sud d'Aras
 A) Etat initial (sévérien)
 B) Etat après remaniement tardif.
 Copie mise au net de plans de P. Massiéra (coll. privée).

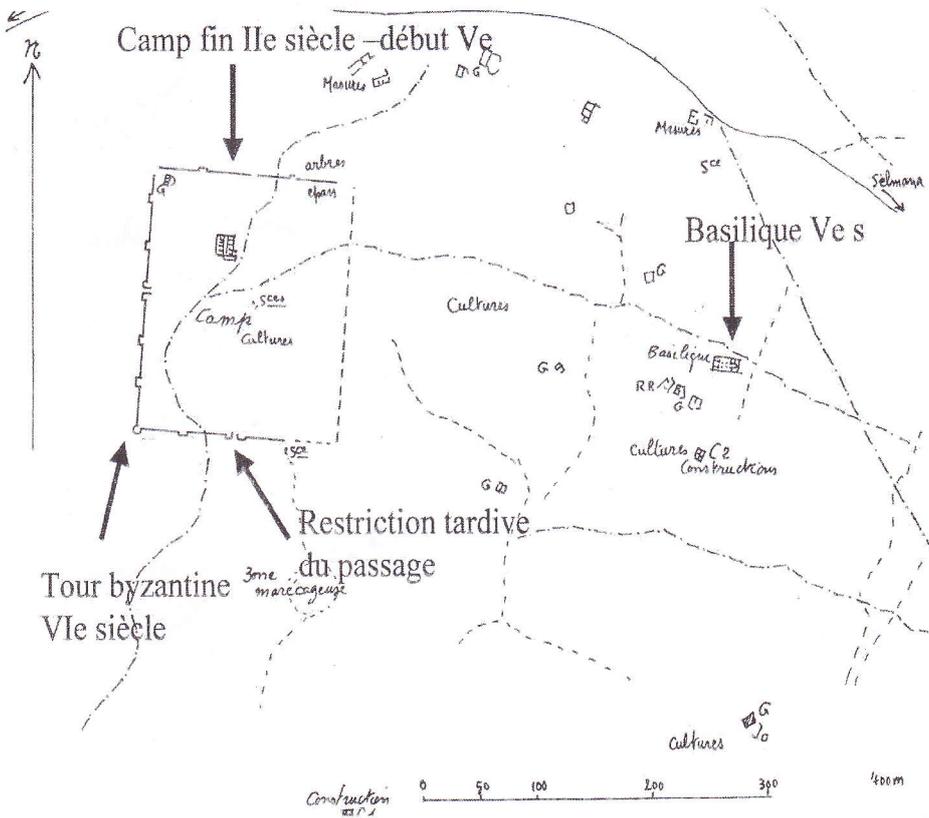


Fig. 7 : Le plan général du site d'Aras / Hâz.Sur
un fond de plan inédit de P. Massiéra.

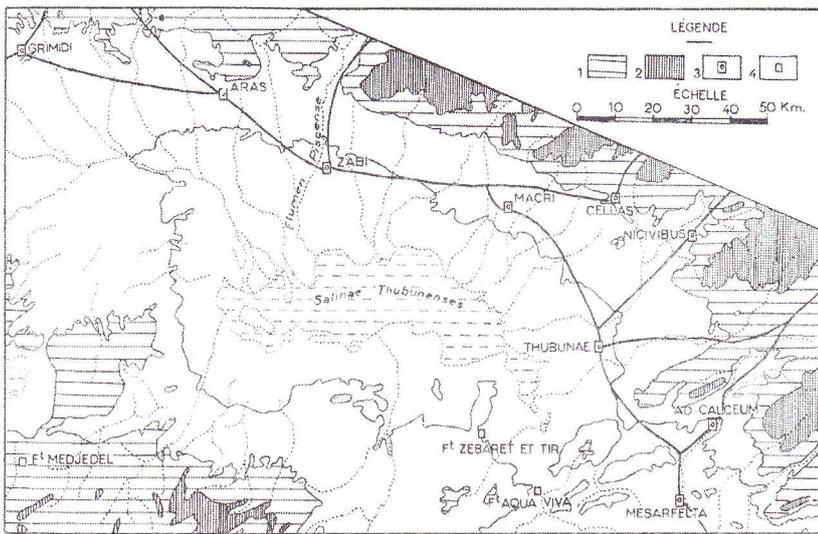


Fig. 8: Villes « romaines » et routes au nord et nord-est du Hodna, d'après Despois, 1953, p. 101.

Atlas archéologique	Nom antique	Nom médiéval	Toponyme actuel
Route longeant le Hodna			
XXI, 155, a.		Satiyat (1)	Aïn Grimidi
XVIII, 478	Aras	Haz	Tarmount
XXV, 85	Zabi	M'sila (2)	M'sila
XXVI, 111 et 113	Macri	Maqqara	
XXXVII, 10 ad.	Tubunae	Tobna	Tobna
Autres routes			
XXVI, 161	Nicivibus	Nikaws	N'gaous
XXXVII, 51 et 52	Ad Calceum Herculis	(El Kantara ?)	El Kantara
v. 37, 64-70 48, 27	Mersarfelta	- ? -	Site disparu

Fig. 9 : Villes antiques et villes médiévales au nord et nord-est du Hodna Tableau de correspondance

(1) Identification nouvelle

(2) Déplacement du site principal de 3 km (cf. ci-dessus, p. 000).

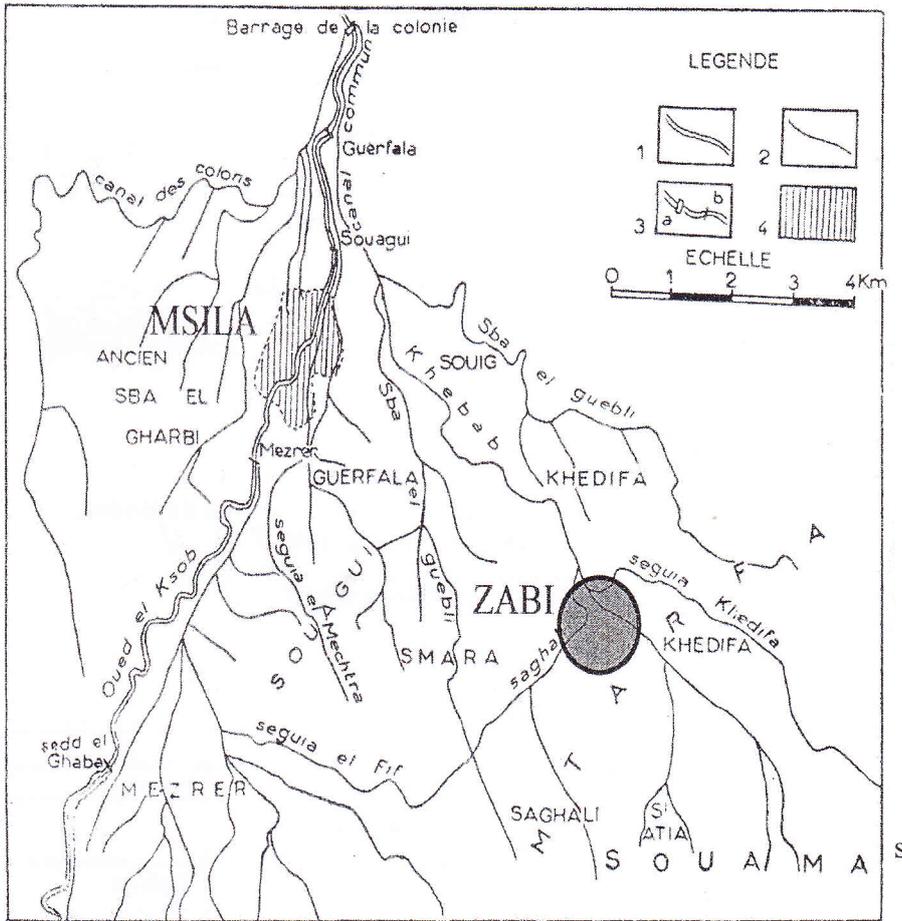


Fig. 10 : Le réseau d'irrigation de la plaine en aval de Msila.

D'après Despois, 1953, p. 204.